

## CHAPITRE HUITIÈME.

---

### LES IRLANDAIS ET LE PROTESTANTISME.

La tragique histoire d'Irlande, prouve d'une manière irrécusable, que les plus nobles et les plus riches trésors de la nature sont vains et inutiles sans la paix et sans la liberté!

Le sol de l'Irlande est fertile et riche ; la population indigène est douée d'un jugement sain et d'une santé vigoureuse ; des métaux, en grande abondance, sont cachés dans le sein de ses montagnes ; sa situation offre au commerce maritime des ports superbes et les vastes plaines de l'Océan<sup>1</sup>.

Voyez le bel ouvrage de M. Gustave de Beaumont : *l'Irlande politique, sociale et religieuse*, ouvrage plein d'une sagacité pénétrante et de détails vrais et pittoresques.

Mais les conquêtes des Anglais et les guerres du fanatisme religieux ont démoralisé, et même physiquement détérioré la population irlandaise, dévasté le sol de l'Irlande et étouffé les premiers germes de son commerce et de son industrie<sup>1</sup>.

Nous ne retrouvons pas chez les Anglais, dans leurs rapports avec l'Irlande, cette science profonde du gouvernement, cette politique sage et modérée qui a distingué dans tous les temps les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne.

Nous ne trouvons que des conquérants impétueux et barbares, remplis de haines et de préjugés ! Cette haine de religion et ces préjugés nationaux ont empêché, et empêchent encore, une durable et sincère conciliation entre les fils de l'île d'Erin et les fils de la fière Albion !

L'indigène catholique profite de chaque occasion pour lever l'étendard de la vengeance contre

<sup>1</sup> M. Augustin Thierry, dans sa savante *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, a consacré à l'histoire d'Irlande des pages éloquentes. Ce sont des résumés vastes et philosophiques et d'une impartialité consciencieuse.

son oppresseur protestant. Aussi, dans les jours qui suivirent la révolution de 1688, les protestants furent livrés aux horreurs de la persécution, du meurtre et du pillage. Les historiens racontent que les papistes de Dublin formèrent l'affreux projet de *faire mourir de faim ou de pendre* leurs frères protestants. Les mesures étaient tellement prises, au rapport de Gordon<sup>1</sup>, que, dans toute la capitale, un protestant ne pouvait se procurer ni un morceau de pain ni une goutte d'eau.

« Ce sont de ces faits, dit Leland<sup>2</sup>, qu'on regarde comme des fictions inventées par l'animosité des partis ; mais ces exemples d'une tyrannie insensée sont confirmés par des traditions dont la certitude ne peut être révoquée en doute. »

Des ordonnances, publiées par les gouverneurs de Jacques II, défendirent aux protestants de s'as-

<sup>1</sup> Gordon, History of Ireland from the earliest account to the accomplishment of the union with Great-Britain. Vol. III (ed. London).

<sup>2</sup> Leland, History of Ireland from the invasion of Henry II with a preliminary discourse. Ed. London, 1773. Vol. II.

sembler pour la célébration de leur culte sous peine de mort, et leur ordonnèrent de livrer leurs armes et leur blés sous peine d'être déclaré traîtres et rebelles. Dépossédés de leurs églises par les prêtres catholiques, les protestants désespérés vinrent implorer leur grâce de Jacques II. Le roi, assez sage pour ne pas approuver ces injustices, ordonna au clergé romain d'abandonner les églises protestantes.

« Dans les affaires du ciel, répondirent à leur souverain ces ecclésiastiques arrogants, nous ne devons obéissance à aucun pouvoir terrestre, nous ne devons obéissance qu'au Saint-Siège. » Malheureuse situation d'un roi détrôné par son peuple et méprisé par le peu qui lui restait de partisans !

C'est dans ces moments de terribles angoisses que les protestants apprirent l'heureuse nouvelle du débarquement de Guillaume III à Carrickfergus. Le défenseur de la liberté religieuse s'avança rapidement. *Une victoire tardive est pire qu'une défaite*, répétait-il sans cesse à son armée qu'il enflammait par son génie militaire, par la simplicité

de ses mœurs et par son courage indomptable.

Son adversaire, le roi Jacques II, était en Irlande depuis le 12 mars, et maître du pays entier, à l'exception de la province d'Ulster, des villes Iniskillen et Londonderry. Son entrée à Dublin avait ressemblé à un triomphe. De tous les coins de la campagne était accourue une foule de paysans, population pâle et morne, aux regards éteints, sans nourriture et sans vêtements, et abruti par l'oppression. Mais ces cœurs fidèles et loyaux oublièrent leurs souffrances et leur misère pour saluer avec des transports de joie leur roi légitime et bon catholique. Beau et touchant spectacle d'un dévouement aussi simple que grand, aussi modeste que vertueux ! « Le roi à cheval, raconte Jacques lui-même dans ses mémoires <sup>1</sup>, pouvait être vu de tout le peuple, dont les bruyantes et joyeuses acclamations le dédommageaient en quelque sorte des affronts qu'il avait soufferts de la part de ses autres sujets. » Il était accompagné

<sup>1</sup> Mém. Vol. IV, p. 68.

de 38,000 Irlandais et de 5,000 Français, braves guerriers envoyés par Louis XIV.

L'orgueilleuse politique du roi de France avait comblé de prévenances et d'honneurs le monarque détrôné. Cette magnifique réception de Jacques II à Saint-Germain fut la preuve la plus éclatante de la profonde sagacité d'un prince qui savait mieux que tous ses contemporains que la cause de la légitimité et du droit divin était perdue sans la *Sainte-Alliance* de tous les rois absolus !

Quant à l'opinion qu'il avait du caractère personnel de Jacques II, on peut la deviner par les dernières paroles qu'il lui adressa avant son départ pour l'Irlande, paroles pleines d'esprit et d'une allusion délicate : *Tout ce que je puis vous souhaiter de plus heureux, lui disait-il, d'un ton affectueux, c'est de ne plus vous revoir.*

Mais Jacques II, l'esprit abattu par le malheur, le cœur rongé par les soucis et par les remords, le corps souffrant, usé par les débauches, n'était pas homme à défendre, avec succès, la cause commune des monarques absolus ! Sa faiblesse et

son irrésolution paralysaient le courage intrépide de ses valeureux Irlandais et de ses soldats français, blanchis dans les victoires et pleins d'ardeur au combat.

Un simple prédicant de Londonderry, George Walker, l'intrépide recteur de Donoghmore <sup>1</sup>, osait braver, à la tête de quelques presbytériens, la puissance armée des catholiques.

Le 11 juillet, les deux armées principales se rencontrèrent près de la rivière de la Boyne, à deux milles de Drogheda. Après une lutte sanglante, on vit Jacques se retirer brusquement. Ses soldats indignés s'écrièrent : *Que les Anglais changent de roi avec nous et nous allons combattre une seconde fois* <sup>2</sup>!

L'armée anglaise ne perdit, dans ce combat, que 500 hommes; la perte des Irlandais se monta à 1,500 <sup>3</sup>. Mais les vainqueurs déplorèrent la mort

<sup>1</sup> Smollett (contin. de Hume). Vol. IX, p. 29.

<sup>2</sup> Dalrymple. Appendix, II, 97.

<sup>3</sup> Mém. de Berwick, 350. — Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, du 13 août 1690.

de l'illustre Schomberg, du vaillant La Caillemotte, guerrier français, huguenot banni de sa patrie, et de l'intrépide presbytérien George Walker de Donoghmore.

Un coup de canon avait légèrement effleuré l'épaule du roi victorieux. Ses officiers se pressèrent autour de sa personne, le croyant blessé mortellement : « Ce n'est rien, leur dit-il d'un ton calme et souriant, je me suis arrêté à temps ; il n'aurait pas fallu que je fisse un pas de plus en avant. »

Cet accident, insignifiant en lui-même, fut exploité par le parti jacobite. A Dublin comme à Paris, on apprit la fausse nouvelle de la mort de Guillaume III. C'était une nouvelle heureuse surtout pour les fidèles catholiques de la bonne ville de Paris.

Des gens armés et des torches à la main, couraient les rues de la capitale<sup>1</sup> et réveillaient le peuple en lui criant : « Levez-vous ! faites des feux

<sup>1</sup> Ralph, l. c. II, 249

de joie ! la justice de Dieu a puni le vil usurpateur. »

Les magistrats firent sonner les cloches en signe de l'allégresse publique, l'Hôtel-de-Ville fut illuminé, le peuple brûla solennellement l'image de l'usurpateur Guillaume d'Orange <sup>1</sup>.

« La plupart des Parisiens, dit un illustre historien <sup>2</sup>, nés sous le règne de Louis et façonnés au joug despotique, regardaient alors un roi comme une divinité et un usurpateur comme un sacrilège. Le petit peuple, qui avait vu Jacques aller tous les jours à la messe, détestait Guillaume hérétique. L'image d'un gendre et d'une fille ayant chassé leur père, d'un protestant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, transportait les Parisiens d'une espèce de fureur ; *mais les gens sages pensaient modérément.* »

Nous n'entrerons point dans les détails des

<sup>1</sup> Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné. Vol. VII, p. 503 (note). Edit. de M. Grouvelle. Paris, 1806.

<sup>2</sup> Voltaire, Siècle de Louis XIV. Édition de M. Beuchot, tome XIX, p. 472.

combats et des escarmouches qui suivirent la bataille de la Boyne et qui finirent, en 1691<sup>1</sup>, avec la bataille de Drogheda. Ce sont les causes morales qui déterminent les événements. Les batailles ne font que montrer aux yeux du monde les faits longtemps accomplis dans le silence et avant le commencement de la guerre.

Les batailles décisives de la Boyne et de Drogheda ont raffermi et consolidé le trône d'un roi qui s'efforçait de donner à l'Irlande la paix et la sécurité, et de procurer, autant qu'il le pouvait, la tolérance religieuse aux catholiques opprimés.

<sup>1</sup> Le 13 juillet.

---